

Francophonies d'Amérique



La P'tite Miss Easter Seals de Lina Chartrand

Bernard Lavoie

Numéro 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004412ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004412ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, B. (1992). Compte rendu de [*La P'tite Miss Easter Seals* de Lina Chartrand]. *Francophonies d'Amérique*, (2), 113–114.
<https://doi.org/10.7202/1004412ar>

LA P'TITE MISS EASTER SEALS DE LINA CHARTRAND

Bernard Lavoie
Université de Bâton-Rouge

Au début des années soixante, Monique Latrémouille, sa mère Antoinette et sa cousine Nicole Conway passent une nuit à bord du train Timmins-Toronto. Ayant subi depuis peu une opération à la colonne vertébrale, Monique se trouve immobilisée dans un plâtre qui va de la tête aux pieds. Comme beaucoup d'enfants de cette époque, elle a contracté la polio en bas âge. Au bout du voyage, le verdict définitif concernant sa rémission ou sa condamnation à mort l'attend. Au cours du périple, chaque femme révèle ses craintes et ses aspirations. Monique, coincée entre la vitalité de sa cousine et l'atonie de sa mère, perd de sa force initiale et de son courage pour finalement admettre sa peur.

Le contraste entre la mouvance et l'immobilité donne à la pièce sa force métaphorique. Monique, immobilisée dans un plâtre, se déplace vers son destin. Elle est accompagnée par sa mère, qui se réfugie dans des valeurs catholiques et francophones, et par sa cousine qui vit en anglais, dans un monde changeant au rythme d'un *rock and roll*. Monique est déchirée entre les mondes de ses compagnes. Elle envie la liberté de sa cousine, mais son infirmité l'attache à la vie familiale qu'elle aimerait fuir.

À travers les dialogues, *La P'tite Miss Easter Seals* (Sudbury, Prise de Parole, 1988, 90 pages) met en évidence le processus d'assimilation des francophones de l'Ontario à la culture anglophone dominante. Antoinette avec ses interdits religieux, sa pauvreté, sa conscience d'appartenir à une minorité représente un poids moral pour Monique, comparé à la légèreté de Nicole, son aisance économique, sa liberté de moeurs, son appartenance à la majorité. Monique fait partie de ces deux mondes. Elle est encore sous le joug de sa mère, mais aspire à une vie semblable à celle de sa cousine. L'assimilation est d'ailleurs inévitable chez les deux adolescentes plus à l'aise pour converser en anglais, contrairement à Antoinette qui a appris cette langue à l'âge de trente ans. Pour ces jeunes filles, il n'y a pas de choix, la langue d'usage est la langue de la majorité. C'est aussi la langue de la liberté et du plaisir, surtout comparée à l'austérité des moeurs de la communauté francophone.

L'anglais est aussi la langue de l'urbanisation. Antoinette est originaire d'une campagne francophone, elle vit maintenant à Timmins, petite ville bilingue, et se dirige sur Toronto, la grande ville anglophone. Pour

Antoinette, cette progression représente une menace. Pour les cousines, elle est libératrice. La musique proposée par l'auteure souligne la réalité de l'assimilation des jeunes filles. Alors qu'elles vibrent au son du *hit-parade*, la mère fredonne des chansons traditionnelles francophones. La musique illustre de façon efficace la double appartenance de Monique. Elle défend son attachement au *rock and roll* pour affirmer sa différence face à sa mère. Toutefois, lors de la scène de réconciliation, c'est elle-même qui demande à sa mère de chanter :

MONIQUE : Chante ta vieille chanson M'man.

ANTOINETTE : Tu veux que j'chante?

Avec hésitation, Antoinette chante *Ferme tes jolis yeux*. (p. 89)

Nicole n'a pas encore totalement rejeté sa culture.

Alors que le texte définit avec précision la culture catholique francophone que les jeunes filles rejettent, la culture canadienne (anglaise), à laquelle elles aspirent, demeure floue. Les musiques qu'elles aiment sont américaines, tout comme les défilés et concours de beauté auxquels elles participent.

Même s'il y a progression dramatique, c'est avant tout une pièce d'atmosphère, une nouvelle dramatisée. Après lecture, il reste une image forte au delà de la métaphore et de l'anecdote, celle, comme explique John Van Burek dans la préface, « de cette jeune fille, paralysée, dans le plâtre, suspendue dans les airs et qu'on embarquait dans le train pour un long voyage de nuit, de Timmins à Toronto » (p. 7).